



HAL
open science

Ulysse, ou l’Absent

Joël Thomas

► **To cite this version:**

| Joël Thomas. Ulysse, ou l’Absent. Cadernos do CEIL, 2016. hal-01778363

HAL Id: hal-01778363

<https://hal.science/hal-01778363>

Submitted on 25 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ulysse, ou l’Absent

Joël THOMAS (Université de Perpignan-*Via Domitia*, France)

« La vie nous lance en l’air comme des cailloux,
Et nous disons là-haut "Voyez comme je bouge !" .»

(F. Pessoa, *Le Livre de l’Intranquillité*, Paris,
Bourgeois, 1999, p. 342)

L’absence absolue n’existe pas, sinon, il s’agirait de néant. L’absence se définit donc, philosophiquement, par rapport à la présence . En grec, l’ajout du préfixe *apo-* , « loin de, séparé de », au terme générique *on, ontos*, « l’être »¹, marque la notion d’absence : *apeimi*, « être absent », c’est « être séparé de ». On retrouve le même système sémantique en latin : sur une base de participe présent *ens, entis* du verbe *esse* ², sont développées des formes composées, à partir de suffixes *ab-* et *prae-* : *ab-esse*, « être hors de vue, être loin », donc « être absent », et inversement, *prae-esse*, « être tout près, être là », donc « être présent ». Sur ce point, la philologie nous dit la même chose que la philosophie : présence et absence sont liées. Métaphysiquement parlant, l’Être ne se présente que dans la mesure où il s’est d’abord fait ressentir par son absence.

La spéculation philosophique autour de ces notions d’absence et de présence est déjà d’une grande richesse dans l’Antiquité. Mais, dans le cadre de cet article, nous délaisserons le monde des idées, au profit d’un autre, non moins fécond : celui des images, et plus particulièrement des mythes. Car, comme l’écrit A. Machado, « une idée n’a pas plus de valeur qu’une métaphore, en général elle en a moins. » Or, dans l’imaginaire antique, le mythe de référence sur l’absence, celui qui s’impose sans conteste, c’est la légende d’Ulysse.

Pour le monde d’Ithaque, pour son épouse et son fils, Ulysse demeure, dans les mémoires, comme celui qui a été, pendant vingt ans³, l’Absent.

¹ Dans le vocabulaire philosophique, c’est plutôt *ousia* qui est employé, au sens de « la réalité, la substance, l’essence ».

² Non usitée ; pour lui suppléer, c’est à Cicéron qu’on prête l’invention du mot *essentia*, équivalent du grec *ousia* ; il n’est pas attesté en littérature avant Apulée.

³ Les dix ans de la Guerre de Troie, et les dix ans de son *nostos*, de son voyage de retour.

Ce qui est admirable dans le mythe d'Ulysse, c'est qu'il nous dit, non avec des concepts, mais en nous racontant une histoire, que la relation peut survivre à l'absence. Ulysse et Pénélope sont séparés. Lui a été projeté dans un espace mouvant et hostile, qui se dérobe, s'oppose à son retour. Il se bat contre l'espace, pour rejoindre un paradis à réintégrer : Ithaque. Quant à Pénélope, son sort est inverse. Elle est immobilisée dans une terre natale désormais sans intérêt, puisqu'Ulysse n'y est plus. Et dans cet espace mort, en latence, son problème, c'est le temps. Elle se bat contre le temps, et les sollicitations des prétendants, qui voudraient lui faire tourner la page, oublier Ulysse. Son arme, c'est la patience, et la ruse⁴, qui lui permet de nier le temps qui passe, à travers le subterfuge du tissage du linceul de Laërte, qui n'avance pas, puisque, toutes les nuits, elle défait son travail de la journée.

Donc, malgré l'absence, Pénélope est présente à Ulysse, et Ulysse est présent à Pénélope. Chacun vit dans la mémoire de l'autre, sous forme d'une représentation qui n'est pas moins vive, pas moins forte qu'une présence réelle. En ceci d'ailleurs, par son efficacité, par la force du lien qu'elle entretient, cette évocation de l'autre est une réelle présence. Lorsqu'Ulysse est chez Calypso, il n'est pas vraiment présent. De même qu'à table, il ne mange pas les mêmes mets que la nymphe, parce qu'ils sont tous deux ontologiquement différents⁵, de même, dès qu'il le peut, il s'isole, va sur la grève, et tourne ses regards vers Ithaque :

« Elle trouva le héros assis sur le rivage ; ses yeux étaient toujours mouillés de larmes, et pour lui la douce vie s'écoulait à pleurer son retour perdu. » (*Odyssée*, V, 151-154)

Au-delà de la *saudade*, et de la nostalgie de la terre natale, Pénélope reste la lumière dans la nuit, la source qui permet à Ulysse de rester vivant. Quant à Pénélope, après vingt ans d'absence, elle ne supporte plus le chant des rhapsodes évoquant la gloire d'Ulysse, mais le souvenir de son époux est « toujours vivant » :

« Phémios, cesse cette rhapsodie si triste, qui toujours me déchire le cœur au fond de la poitrine, depuis que m'a frappée un deuil inconsolable ; tel est mon regret d'une tête si chère, et mon souvenir toujours vivant du héros dont la gloire s'étend au loin dans la Grèce et jusqu'en Argos. » (*Odyssée*, I, 340-342)

⁴ Elle partage cette *métis* avec son époux.

⁵ Lui, mange la nourriture des hommes ; elle, se nourrit du nectar et de l'ambrosie, inaccessibles aux mortels.

À travers ces deux attitudes à la fois semblables et contraires, on trouve toute la complémentarité qui relie Ulysse et Pénélope, par delà l'absence. Ils veulent se rejoindre ; pour cela, il se bat contre l'espace, elle se bat contre une autre résistance, plus impalpable : celle du temps. Il ne cesse de se déplacer, de suivre une trajectoire lentement centripète, mais constamment perturbée par des forces centrifuges qui le repoussent. Inversement, elle est axiale, reste sans bouger à Ithaque, où, comme on a vu, elle se bat contre le temps, symbolisé par le linceul tissé de Laërte. Ulysse bouge, Pénélope est immobile ; il est à la périphérie, et elle est au centre, qu'il cherche à réintégrer. Métaphoriquement, cette mise en situation évoque à la fois la stratégie du jeu d'échecs et la figure du métier à tisser.

Dans le jeu d'échecs, le roi est axial, il bouge très peu, et les autres pièces se déplacent autour de lui dans une sorte de danse cosmique. Mais ici, c'est la reine qui est axiale. C'est elle qui fait être, qui confère au roi la légitimité de son action. Ulysse se bat, et Pénélope, restée au centre du jeu, validera son action, le moment venu. C'est elle qui fera passer Ulysse de l'absence à la présence. Elle est, comme le dit un proverbe kabyle, « le pilier de la tente ». C'est en la retrouvant qu'Ulysse donne un sens à son voyage, et à son absence, et s'ancre à nouveau dans une Ithaque axiale, méritée et reconquise. Après cela, qui pourrait dire qu'il y a de la misogynie dans l'*Odyssee* ? C'est un monde où les hommes agissent, mais ne seraient rien sans les femmes qui, implicitement, sont en communication avec un ordre ontologique supérieur à celui des hommes, sans pour autant que l'on puisse parler d'une supériorité du féminin sur le masculin, ou inversement, puisque chacun de ces deux mondes ne saurait exister sans l'autre.

Le système du monde de l'*Odyssee* n'est pas sans nous rappeler aussi la figure du métier à tisser de haute lice, où le tissage, le *textum*, la création, ne s'opère que par l'entrecroisement d'une chaîne immobile de Mémoire (la figure de Pénélope) et d'une trame mobile de Respiration (la figure d'Ulysse)⁶.

Mais à Ithaque, on ne se contente pas d'*attendre* Ulysse, on le *cherche*, aussi. Ce sont les deux stratégies développées pour lutter contre l'absence : la supporter, ou l'abolir ; la patience ou l'action ; attendre Ulysse, ou partir à sa recherche. Métaphoriquement, ce sont les deux postures de nature différente déterminées par l'attente : celle de Pénélope, et celle de Télémaque. A partir du moment où le jeune Télémaque, ne tenant plus en place, décide d'aller à la rencontre de son père, ce ne sont plus deux fils qui tissent l'espace de l'*Odyssee* (celui du

⁶ Cf. Joël Thomas, "L'Espace du héros, ou les destins croisés", in *Wegkreuzungen, Eranos Jahrbuch* 1987, Insel Verlag, Frankfurt, 1989, p. 133-177.

destin d'Ulysse et celui de Pénélope), mais trois : il y a toujours celui d'Ulysse, qui se bat au loin contre d'espace, pour revenir ; celui de Pénélope, qui reste immobile à Ithaque, et résiste contre le temps ; mais il y a maintenant aussi celui de Télémaque, qui cherche désormais à *relier* les deux autres, celui de son père et celui de sa mère. Désormais, les trois fils s'entrelacent, et resteront noués jusqu'à la fin du récit. L'*Odyssee* est bien un monde complet, cohérent, équilibré, où les trois régimes de l'imaginaire durandien sont représentés : le monde du Fils (nocturne synthétique) relie le monde du Père (diurne) et le monde de la Mère (nocturne mystique).

Lorsqu'Ulysse revient, il lui faut donc d'abord se faire reconnaître dans sa légitimité, abolir l'absence, réintégrer sa place. Et ce n'est pas facile, car le monde a beaucoup changé en vingt ans. Le risque est celui d'un hiatus, qui se serait creusé entre les deux mondes, celui d'Ulysse et celui d'Ithaque⁷. D'ailleurs, quand Ulysse est de retour dans sa patrie, il est tellement conscient de ce risque d'être rejeté qu'il préfère prendre les devants, et se faire passer pour ce qu'il est sans doute devenu dans le regard des autres : un étranger. L'absence a même fait son travail dans la mémoire de Pénélope, non qu'elle ait oublié Ulysse, mais parce que les contours de ses souvenirs sont plus flous, un peu estompés.

Alors, Ulysse entreprend de lui faire retrouver le passé, dans toute sa force et son évidence, comme s'il le ressuscitait. Il y a bien, par delà la nuit de l'absence, un « temps retrouvé » de l'*Odyssee*.

D'abord, comme Ulysse l'avait prévu, on ne le reconnaît pas. Il est l'étranger, méprisé et rejeté. Même Pénélope se méfie de lui. Il lui propose donc de lui révéler deux signes irréfutables qui permettront de l'identifier en tant qu'Ulysse, son époux, et d'effacer ce drame de l'absence qui a gommé son identité. Le premier signe n'est pas vraiment probant ; c'est la cicatrice qu'il porte au pied, et que reconnaît sa nourrice Euryclée ; Euryclée est convaincue, mais pas Pénélope. Alors, Ulysse révèle à Pénélope un secret qu'ils sont seuls à connaître : c'est lui qui a taillé leur lit conjugal dans un tronc d'olivier plongeant encore ses racines dans le sol d'Ithaque :

⁷ Certains savent tirer profit de l'absence. Mais ce sont des politiques. Ainsi Jules César quitte Rome pendant sept ans, le temps qu'il lui faut pour la conquête de la Gaule. Puis, riche de ce nouveau trophée, il revient à Rome dont il avait empoisonné et stérilisé la vie politique par l'intermédiaire de ses lieutenants. Mais la brutalité et le réalisme du projet politique de César n'ont rien à voir avec l'histoire d'Ulysse, qui touche à des racines bien plus profondes, humaine et complexes.

« Qui donc a déplacé mon lit ? [...] La construction de ce lit, c'était mon grand secret ! C'est moi seul qui l'avais fabriqué, sans un aide. Au milieu de l'enceinte, un rejet d'olivier déployait son feuillage ; il était vigoureux, et son gros tronc avait l'épaisseur d'un pilier : je construisis autour, en blocs appareillés, les murs de notre chambre, et je la couvris d'un toit. [...] Voilà notre secret !...La preuve te suffit ? Je voudrais donc savoir si notre lit est toujours à sa place, ou si, pour le tirer ailleurs, on a coupé le tronc de l'olivier. » (*Odyssée*, XXIII, 184, 187-204)

Ce lit, perdu et reconquis, a bien des points communs avec toutes les barques sur lesquelles Ulysse a sillonné les mers : la forme, l'intimité du creux, le matériau. Mais, vaisseau immobile ancré dans la chambre nuptiale, elle-même lovée au cœur du palais, lui-même situé au centre de la terre d'Ithaque, il représente, dans son axialité, l'ultime métamorphose de la barque, la dernière barque, celle qui symboliquement fait passer du profane au sacré, à la sacralité du cosmos, pour marquer la fin de la quête, et en même temps sa réalisation. La barque devient lit, son symbolisme maternel n'est plus menacé par l'instabilité inquiétante et mortifère des flots ; c'est Pénélope elle-même — celle qui consacre et légitime la royauté d'Ulysse — qui l'invite à jouir de son lit :

«Ton lit te recevra, dès que voudra ton cœur, puisque les dieux t'ont fait rentrer sous ton grand toit, au pays de tes pères !» (*Odyssée*, XXIII, 257-259).

Quant à Pénélope, elle n'a plus besoin d'anéantir symboliquement le temps qui passe, en défaisant toutes les nuits son tissage du jour. Et ce renversement, ce sont Ulysse et Pénélope qui l'ont mérité. Avec leur histoire, c'est la dialectique de la dynamique créatrice et de la nécessaire conservation du passé qui permet l'alliance et la conjonction finales.⁸

Le dernier signe est le plus connu : c'est l'épreuve de l'arc, prolongée par l'épisode sanglant du meurtre des prétendants, mais commençant par une assomption à la symbolique nettement solaire et héroïque : Ulysse est seul à pouvoir tendre l'arc qui lui appartenait, et il réussit à envoyer une flèche à travers les douze anneaux des haches plantées dans le sol. Ainsi, après avoir été reconnu en tant que voyageur, puis en tant qu'amant, il est enfin restauré dans sa fonction guerrière et royale. Il concilie bien désormais sur sa seule personne les trois régimes de l'imaginaire durandien : héroïque (le guerrier), nocturne synthétique (le

⁸ Cf. J. Thomas, *L'Imaginaire de l'homme romain. Dualité et complexité*, Bruxelles, Latomus, 2006, p. 39-40.

voyageur) et nocturne mystique (l'amant, l'époux de Pénélope). Il est en quelque sorte « complet », comme le monde de l'*Odyssee*, et il l'a prouvé.

On le voit, ces trois épreuves font passer Ulysse de l'ombre à la lumière, de l'état d'*Outis*, « Personne » en grec (le nom qu'il avait pris pour tromper Polyphème, mais qui reflétait aussi cruellement son état d'errance, à ce moment : *Outis*, « Personne », c'est, typiquement, l'Absent⁹) à celui de roi et seigneur d'Ithaque. En lui rendant son identité en même temps que l'amour de son épouse, ces trois épreuves ont tout d'un parcours initiatique. Il s'agit bien d'une individuation, et en même temps de la (re)découverte de son nom par ses proches. On sait que la nomination est toujours une étape importante de l'initiation : Perceval découvre sa mission en même temps que son nom ; et le changement de nom des moines prenant l'habit s'inscrit dans la même tradition. Nommé, le héros cesse d'être aliéné, absent aux autres et à lui-même. Les trois épreuves sont bien les trois étapes d'une réintégration. L'absence fait alors partie intégrante du processus initiatique, au même titre que la séparation : il faut partir pour revenir différent, enrichi, meilleur. De même, dans l'*Énéide*, Énée fait table rase de Troie, de sa famille, de son enfance. Cet oubli volontaire, cette séparation sont de nature alchimique : c'est l'œuvre au noir, comme prélude nécessaire à la construction initiatique du héros. En ce sens, l'absence est une « mort » (mort au « vieil homme » qui était en soi ; mort aux yeux des autres ; mort au monde), mais elle peut être une « petite mort », prélude à une autre vie. Elle prend une des formes de l'exil qui, lui aussi, peut se révéler positif, comme l'exil d'Énée. On ne saurait mieux décrire cette dimension alchimique de l'absence qu'en citant le grand Pessoa (au nom prédestiné...)¹⁰. Il évoque certes un autre contexte : le processus de la création artistique ; mais le microcosme de l'art est la *mimesis* d'un ensemble plus vaste évoquant la construction de la psyché humaine, et dont cette loi alchimique de l'initiation rend compte : on laisse d'abord pourrir les sensations (c'est l'œuvre au Noir ; ce sont les ténèbres du renoncement, de la séparation et de l'absence) ; puis, quand elles sont mortes, on les blanchit par la mémoire (celle qui accompagnait Ulysse et Pénélope pendant les vingt ans du périple du héros ; c'est l'œuvre au Blanc) ; ensuite, on les rubéfie par l'imagination (celle qui pousse Ulysse à se déguiser en mendiant pour mieux se faire reconnaître ; c'est l'œuvre au Rouge) ; enfin, on les sublime par la cristallisation dans l'écriture et l'expression, dans le cas de la création artistique, et par le

⁹ Bel exemple lacanien d'un mot choisi stratégiquement et délibérément (ici, par ruse), mais qui s'inscrit dans un contexte où « ça parle » à notre insu : c'est aussi l'inconscient d'Ulysse qui choisit ce mot à son insu, pour dire sa situation existentielle.

¹⁰ « Pages intimes et d'auto-interprétation », *Action poétique* 104, 1986.

passage à l'action qui concrétise le processus, dans le cas de la réintégration d'Ulysse dans son pouvoir « royal ».

Mais ce passage initiatique de l'absence à la reconnaissance n'est pas sans danger. Nous avons décrit l'absence comme une « petite mort », prélude à une renaissance. Mais si les choses se passent mal, cette mort peut être définitive. Combien de *nostoi*, de voyages de retour, se sont mal passés après le siège de Troie, pour les autres guerriers compagnons d'Ulysse, et les ont plongés dans les ténèbres définitives de la mort ! Tout le problème, c'est que, jusqu'à la fin, le héros *ne sait pas* s'il trouvera l'ombre ou la lumière. En ceci, son histoire n'est pas si différente, *mutatis mutandis*, de l'expérience physique dite du chat de Schrödinger. On en connaît le principe : on place un chat dans une boîte fermée pourvue d'un système destiné à tuer le chat. Ce système est constitué d'un flacon de poison, d'une petite quantité de matière radioactive et d'un compteur Geiger. Lorsque la première désintégration d'un noyau radioactif se produit, le compteur Geiger réagit en déclenchant un mécanisme qui casse le flacon et libère le poison mortel. Mais les phénomènes relevant de la physique quantique (comme la désintégration nucléaire) étant, par nature, aléatoires, donc imprévisibles en physique classique, ils relèvent d'un autre ordre que notre observation, et en conséquence, il nous est impossible de prévoir si le chat est mort ou vivant avant d'avoir ouvert la boîte.

Le récit mythique, lui, projette dans le métaphysique ce qui relève du quantique, donc de l'infra-physique, dans l'expérience imaginée par Schrödinger. Mais dans les deux cas, le sens général reste le même : les forces obscures de la nature, ou du destin (selon les terminologies relevant de contextes et de supports herméneutiques différents) restent inconnues des hommes, jusqu'à l'échéance finale, qui peut toujours leur échapper, et « mal tourner ». D'une certaine façon, nous sommes absents, ou au moins aveugles au monde qui nous entoure, et cela du fait de l'infirmité et de l'insuffisance de nos propres outils d'observation et d'investigation.

C'est sans doute à cause de cette ambiguïté et de cette indétermination qu'il y avait des variantes du récit du retour d'Ulysse. On sait que les versions orales étaient souples, et qu'elles ont donné lieu à de multiples versions, lorsqu'elles ont été transcrites par écrit, à l'époque alexandrine. Ainsi, à côté de la version canonique qui s'est imposée (Ulysse revient, tue les prétendants, retrouve Pénélope, et règne sur Ithaque, au terme de l'alliance finale entre les belligérants), il en était de beaucoup plus sombres : certains évoquaient un retour catastrophique, où Ulysse trouvait Pénélope remariée et repartait tristement avec sa rame sur

l'épaule vers, cette fois, la dérélition et l'abandon. Cette tradition d'un Ulysse trompé par son épouse est bien attestée dans l'Antiquité dont certains auteurs faisaient déjà, bien avant G. Brassens et ses *Trompettes de la Renommée*, rimer « Pénélope » avec « salope » : Hérodote, dans son *Enquête* (II, 145) avait rapporté la généalogie qui fait de Pan le fils de Pénélope et d'Hermès, filiation mentionnée aussi dans un fragment de Pindare. Au IV^e siècle av. J. - C., Douris de Samos, élève de Théophraste, présente Pan comme le fils de Pénélope et de tous les prétendants en jouant sur l'homonymie entre le nom du dieu et l'adverbe grec signifiant « tout »... Cette version est par la suite bien inscrite dans l'imaginaire des lecteurs de l'*Odyssee*, puisque, plus tard, on la retrouve d'abord chez Ronsard, poussant la situation vers le grotesque (*Nouvelle continuation des amours*, « À son livre ») :

« Que dirons nous d'Ulysse ? encores qu'une trope
 De jeunes poursuyvans aimassent Penelope,
 Devorans tout son bien, si est-ce qu'il brusloit
 D'embrasser son espouse, et jamais ne vouloit
 Devenir immortel avec Circe la belle,
 Pour ne revoir jamais Penelope, laquelle
 Pleurant luy rescrivoit de son fascheux sejour,
 Pendant qu'en son absence elle faisoit l'amour:
 Si bien que le Dieu Pan de ses jeux print naissance,
 (D'elle et de ses muguetts la commune semence) ».

Ensuite, c'est Giono qui a lui aussi été sensible à cette potentielle dérive anti-héroïque de l'absence d'Ulysse, dans sa *Naissance de l'Odyssee*, où il nous propose un Ulysse peureux, et une Pénélope tisseuse surtout de ruses, infidèle et menteuse. Le héros tombe de son piédestal, le monde a changé sans lui ; et la cruauté de la réalité renvoie Ulysse à l'absence dont il venait d'émerger ; il redevient *Outis*, Personne. C'était un des scénarii possibles ; et il était intéressant de l'évoquer, justement parce que le mythe, dans sa dimension polysémique de palimpseste, admet parfaitement cette surdétermination, cette richesse multiple des options, nous montrant une *Odyssee* complexe et ambiguë, comme la vie, dont le mythe est la représentation stylisée. L'ambiguïté même de l'absence, puis du retour d'Ulysse est une belle illustration de cette polysémie : est-il un héros initiatique, ou un personnage médiocre et menteur, tendant vers la comédie, comme le mendiant de son déguisement ? Il serait imprudent de conclure, justement parce que le mythe, dans sa plasticité, reste ouvert, et

n'aime pas les schémas réducteurs. Dans une belle phrase, Flaubert, parlant des écrivains, écrit : « Nous sommes cela, nous autres, des vidangeurs et des jardiniers. » (*Lettre à Louise Colet*). Dans l'âme humaine aussi, l'or et l'immondice se côtoient, et il serait vain de choisir entre l'ange et la bête, car « qui veut faire l'ange fait la bête ». C'est ce que nous disent les mythes.